

Eddy dans le ring

Mariel O'Neill-Karch

Number 73, 1994

Théâtre franco-ontarien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28221ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

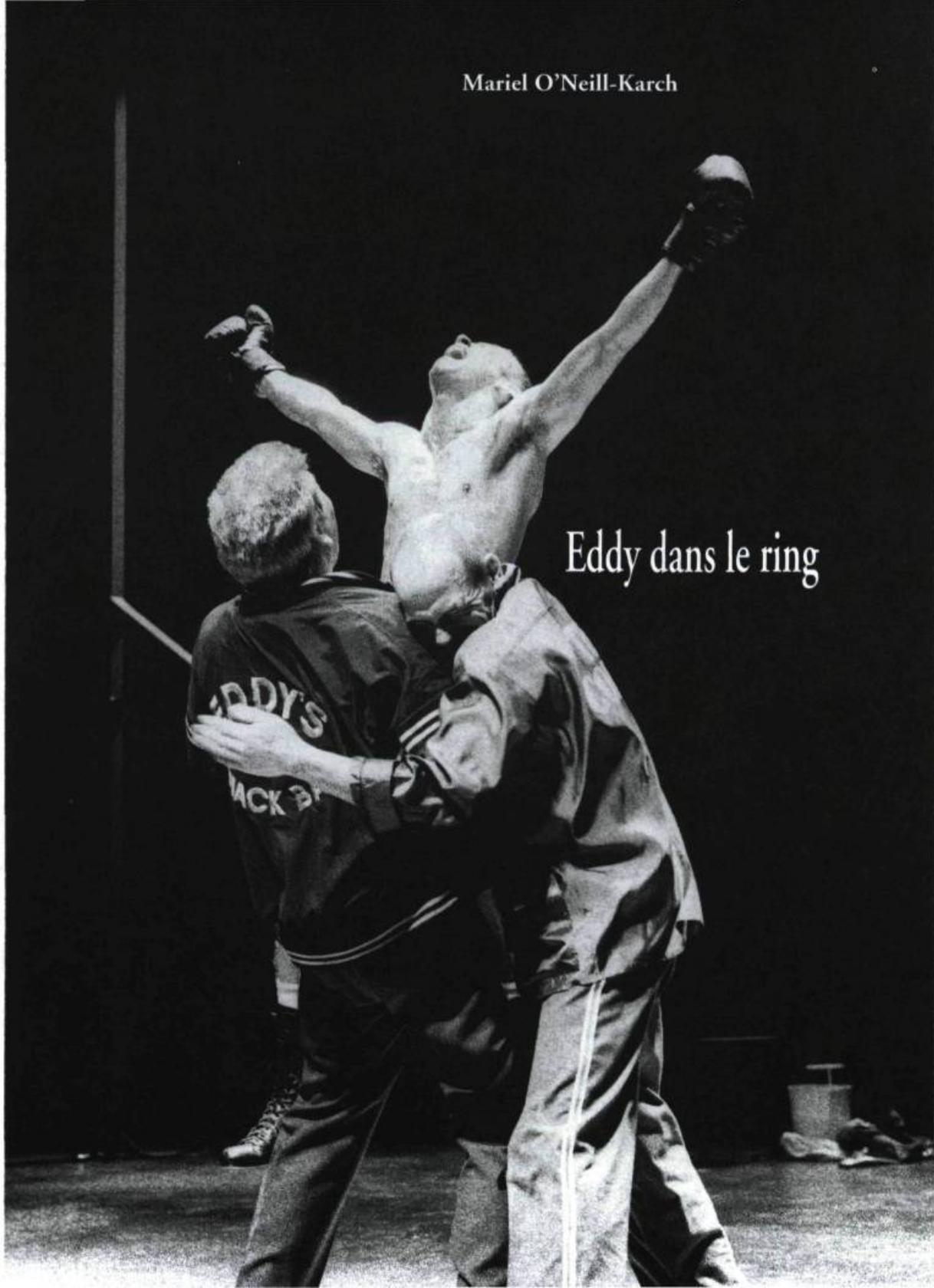
[Explore this journal](#)

Cite this article

O'Neill-Karch, M. (1994). Eddy dans le ring. *Jeu*, (73), 21–27.

Mariel O'Neill-Karch

Eddy dans le ring



Rythmes et *bodybag*

Dans un des monologues les plus prenants d'*Eddy*, Maurice, un ex-boxeur narcomane qui a fait de la prison pour avoir battu une femme, explique comment il en était arrivé là : « Sans les mots, le monde est plein d'trous. Y a comme des places où comme tu peux pas aller comme, fait que tu t'ramasses que c'est d'là à là où tu peux aller comme... pis pas ailleurs sauf que des fois tu t'ramasses ailleurs pareil, mais comme t'as yenque ça d'mots... Ouain... ouain c'est là que tu t'mets à fesser. » (p. 87) Limités par la faiblesse de leur vocabulaire, les personnages de Dalpé utilisent les mots à leur portée avec une force obsessionnelle, les répétant comme les coups que Maurice donne au *speedbag* puis au *bodybag* à diverses reprises pendant le spectacle.

Donner ainsi aux faibles un rythme qui leur tient lieu de parole est une des constantes de l'œuvre de Dalpé. Qu'on pense au spectacle au nom évocateur *Cris et blues*¹, mis en scène par Brigitte Haentjens, ponctué par le rythme de la cage de l'INCO qui monte, mais surtout qui descend vers ce que l'homme a de plus profond. Qu'on se rappelle aussi *le Chien* où les personnages, tout comme l'animal éponyme, glapissent, rugissent, grognent, jappent et hurlent à tour de rôle.

Ce qui donne son rythme à *Eddy*, où la métaphore centrale est la boxe, ce sont les exercices qu'on répète de façon robotique. « Hook ! Hook ! Hook ! Droite, gauche, droite ! Oui ! Oui ! » (p. 39), dit Maurice, verbalisant les sons creux, réitérés de ses gants contre le cuir. « Faut que tu fonces, Eddy ! », lui lance plusieurs fois le spectre de son frère. « O.K. », répond sur tous les tons Eddy à ses divers interlocuteurs, mais ce vocable, indice de son optimisme foncier, préfigure le renversement de situation qui fera de lui un personnage k.-o. à la fin du spectacle.

Aux gestes s'ajoutent quantité de répétitions d'autres genres qui ponctuent le texte, cela dès la première réplique : « Un train. J'suis venu icitte en train. J'avais 18 ans. C'est mon frère qui m'avait payé le billet. » (p. 15) Combien de fois Eddy a-t-il raconté à sa femme Mado comment il a quitté Sudbury pour aller faire carrière dans la boxe à Montréal ? « Pis O.K. je l'sais, j'te l'ai raconté mille fois. Je l'sais. Mais j'veux que tu comprennes, Mado, que c'gars-là, y'est encore en d'dans icitte. » (p. 19) C'est la survie de « c'gars-là » qui, malgré l'échec d'Eddy comme boxeur puis comme entraîneur, justifie la présence scénique et culpabilisante du spectre de son frère-parrain Jacques, mort au fond d'un puits de mine. Trop occupé, prétexte-t-il, pour assister aux funérailles, Eddy entend au

« In The Ring »

Texte de Jean Marc Dalpé ; traduction de Robert Dickson. Mise en scène : Richard Rose, assisté de Robert Pel ; décors et costumes : Douglas Paraschuk ; éclairages : Paul Mathiesen ; musique originale : Don Horsburgh ; bande sonore : Ryan Araki ; entraîneur de boxe : John Stead. Avec Ben Bass (Vic), Wayne Best (Maurice), Roland Hewgill (Coco et le vieux spectre), Ken James (Eddy), Andrew Renner (le jeune spectre) et Janet Wright (Mado). Production du Stratford Festival, présentée au théâtre Tom Patterson du 22 juin au 13 août 1994.

« Eddy »

Texte de Jean Marc Dalpé. Mise en scène : Brigitte Haentjens, assistée de Sabrina Steenhaut ; scénographie : Claude Goyette ; costumes : Lyse Bédard, assistée de Luc Deguise ; éclairages : Guy Simard ; musique originale : Marcel Aymar ; environnement sonore : Claude Cyr ; maquillages : Angelo Barsetti ; accessoires : Nathalie Gingras ; entraîneur de boxe : Deano Clavet. Avec Robin Aubert (Vic), Luc Bourgeois (le jeune spectre), Sophie Clément (Mado), Pierre Collin (Coco et le vieux spectre), Pierre Lebeau (Eddy) et Luc Proulx (Maurice). Production de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, présentée à la Salle Denise-Pelletier du 11 octobre au 3 novembre 1994.

« Eddy »

de Jean Marc Dalpé, Sudbury/Montréal,
Prise de Parole/Boréal, 1994, 203 p.

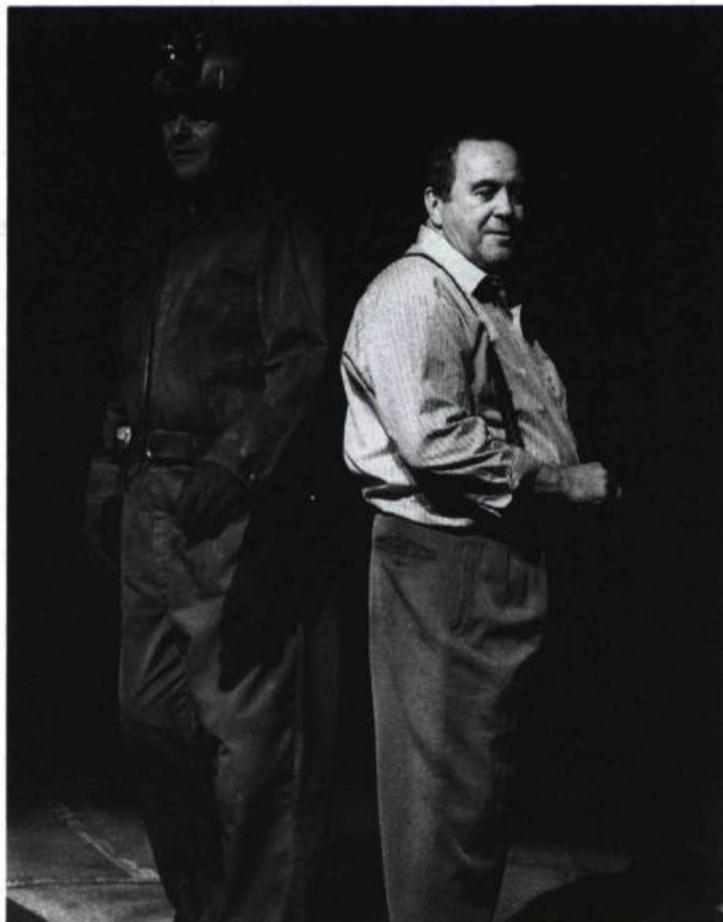
1. Spectacle de poésie mise en musique sur des rythmes rock, jazz et blues, mettant en vedette Jean Marc Dalpé et le musicien Marcel Aymar. N.d.l.r.

fond de lui la voix de son frère lui répéter : « Faut jamais oublier d'où tu viens, Eddy. » (p. 23)

Trente ans après son départ de Sudbury, Eddy voit renaître ses ambitions quand Vic, le fils de Jacques, arrive, lui aussi, à Montréal pour tenter sa chance dans le monde de la boxe. Sous la tutelle de son oncle, qui délaisse son *snack-bar* pour se concentrer sur l'entraînement de son neveu, Vic va réussir l'impossible : gagner un match contre un boxeur mexicain expérimenté dont la renommée avait effrayé les meilleurs pugilistes québécois. Mais la victoire du bien-nommé Vic fera une deuxième victime, car le vainqueur, qui n'a pas signé de contrat avec son oncle, choisit comme *manager* Coco, l'ancien entraîneur d'Eddy qui n'aura pas droit à son deuxième *round*.

In The Ring, mis en scène par Richard Rose au Stratford Festival en 1994. Sur la photo : Roland Hewgill (le vieux spectre) et Ken James (Eddy). Photo : Cylla von Tiedemann.

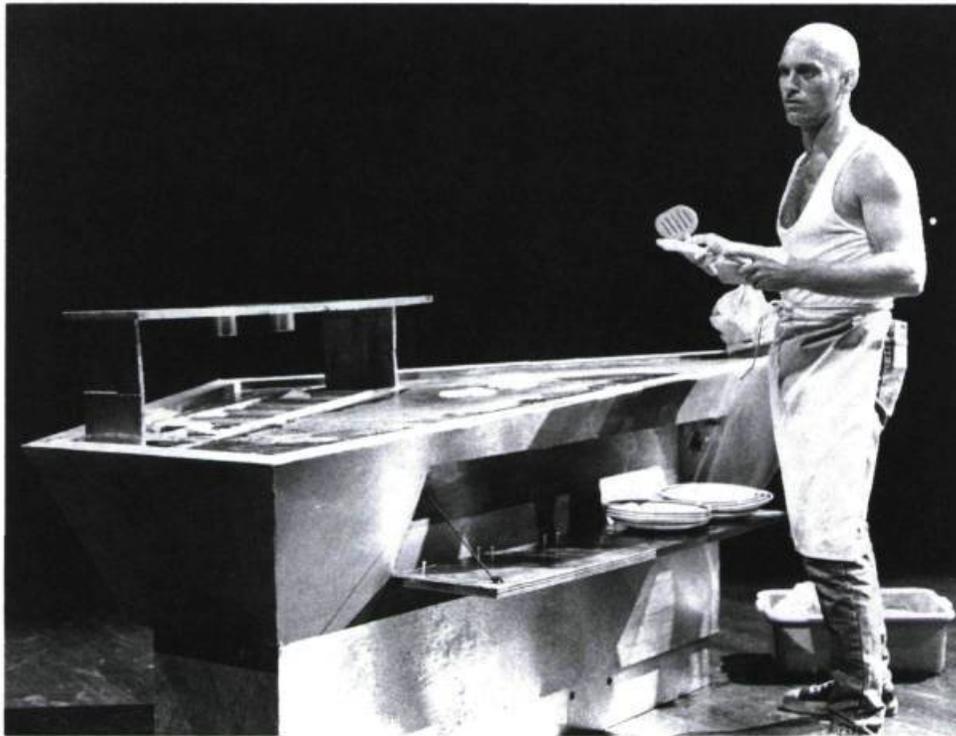
À la fin, Maurice, Eddy et Mado restent seuls, chacun prisonnier de son ring temporel. Maurice, de nouveau sous l'effet de la drogue, se voit frappant les grands boxeurs du passé : « Tout' des k.-o. Tout' des k.-o. » (p. 185) Eddy regarde l'avenir qui aurait pu être le sien : « J'le voyais tout'. Ça cliquait. » (p. 185) Mado contemple le présent : « On a le restaurant. On a icitte. Chez Eddy. Pis crache pas d'ssus. » (p. 186) Comme on ne peut agir qu'au présent, l'ancienne chanteuse de cabaret, qui a dû renoncer à ses ambitions, est la seule à pouvoir faire quelque chose de sa vie. Aussi lance-t-elle une ultime invitation à son mari : « Viens m'faire danser, Eddy. Viens m'faire danser. » (p. 188), tentant à sa façon de le ramener à la réalité, de lui faire oublier, en les couvrant de sa voix chaude, les cris qu'il lançait à Vic dans le ring : « Danse, chriss ! danse. » (p. 151)



***In The Ring* à Stratford**

Jean Marc Dalpé, Robert Lepage et la troupe Shakespeare on the Saskatchewan avaient déjà été remarqués en 1990, à Stratford, pour leur production extraordinaire de *Roméo et Juliette* où le conflit central opposait des gangs anglophones et francophones conduisant de vieilles « minounes », buvant de la bière et s'affrontant dans les deux langues, au grand plaisir du public réuni sous une tente.

Le succès fut tel qu'on invita notre dramaturge à créer une pièce pour le festival. C'était la première fois qu'on mettait dans l'arène un dramaturge francophone peu



Wayne Best (Maurice)
dans *In The Ring* (Stratford
Festival, 1994). Photo :
Cylla von Tiedemann.

connu du public anglophone, habitué, ces quelques dernières années, à trouver au programme une pièce québécoise en traduction, invariablement une œuvre bien rodée de Michel Tremblay. Dalpé a dû se dire, comme Eddy : « The name of the game, c'est : foncer. » (p. 123)

Le titre anglais de l'excellente traduction de Robert Dickson établit à la fois les aspirations des personnages, les sources de conflit et les feintes qu'ils tentent pour s'en sortir. Et c'est l'image du ring qui a inspiré le décor de Douglas Paraschuk, simple, efficace, remarquable. Simple, car il s'agit de quatre grandes formes géométriques, toutes en angles dont aucun de 90°. Ce n'est donc pas un « ring » comme les autres. Efficace, puisque ces éléments sont protéiformes. Remarquable, car les transformations qu'elles subissent sont assez complexes. La forme sise à l'avant-scène, par exemple, représente d'abord la tombe du grand frère qu'Eddy a négligé, puis s'ouvre pour devenir la cuisine d'un restaurant *fast-food* avec sa panoplie, puis se referme pour se métamorphoser, cette fois, en lit. Il semble que même le décor réponde au mot d'ordre de Vic selon qui, dans la vie, comme dans la boxe, il faut toujours bouger.

C'est aussi ce que font les personnages, sur le plateau long et étroit du théâtre Tom Patterson, dans la mise en scène souple et dynamique de Richard Rose. Ils dansent tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, se font des coups bas avant de se diriger vers les coins pour se faire panser. Le spectateur devient l'arbitre d'un combat mené entre la soif du succès à tout prix et l'acceptation d'une vie à sa portée.


 [À Stratford,]
 le spectateur
 devient l'arbitre
 d'un combat mené
 entre la soif
 du succès à tout
 prix et l'acceptation
 d'une vie
 à sa portée.



[À Montréal,]
le spectateur
est si étroitement
impliqué qu'il
prend pour lui
tout autant
les encouragements
que les insultes
et les cris de la foule
déchaînée.



Si Richard Rose a bien saisi la spécificité de cette pièce, cela n'a pas été le cas de tous les interprètes malgré les nombreuses interventions de l'auteur ; comme quoi on peut traduire les mots sans réussir à passer d'une culture à l'autre.

Eddy à Montréal

À Montréal, *Eddy* a été mieux compris. D'abord par Brigitte Haentjens qui croit, comme Jean Marc Dalpé, qu'il doit y avoir un coup de cœur entre les personnages et les interprètes, entre la scène et le public. C'est aussi une question de « tripes », car le théâtre, pour ce duo, est profondément viscéral.

Assis dans le noir, au tout début du spectacle, le public s'en rend vite compte, car la bande sonore, où se mêlent les bruits d'une cage qui descend, d'un train qui arrive en gare et les sons de la guitare plaintive de Marcel Aymar, est vite dominée par les coups répétés de Maurice, qui frappe le *speedbag* dans un rythme staccato avant de s'en prendre au *bodybag* qui se découpe peu à peu contre le fond tapissé d'articles de journaux jaunis, où les gros titres célèbrent les petites gloires de la boxe, pour révéler que ce sac de cuir anthropomorphe est pendu à un support en forme de potence. Cette première image, saisissante à plus d'un titre, annonce bien la situation extrême de l'homme non seulement pendu dans l'espace, mais aussi roué de coups par le destin.

Sur ce fond tragique, orienté vers la mort, se débattent des personnages pleins de vie, débordés par le quotidien, cherchant à se faire voir comme ils se voient eux-mêmes. Et ces combats, menés par Pierre Lebeau dans le rôle d'Eddy, font souvent rire. Au début de la pièce, par exemple, Eddy doit faire face à un vérificateur de Revenu Canada qui

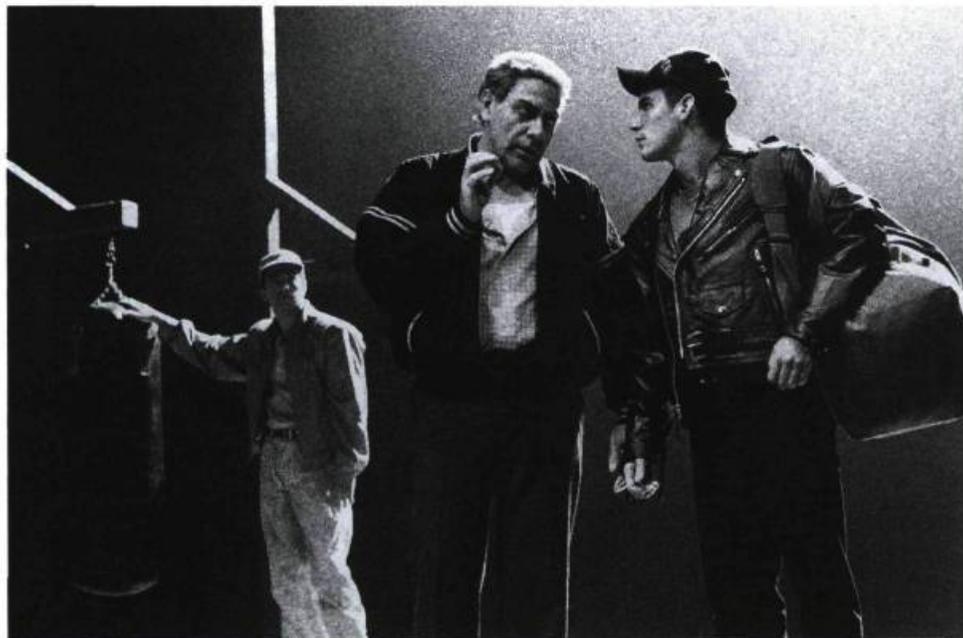
Sophie Clément (Mado)
et Pierre Lebeau (Eddy)
dans *Eddy*, mis en scène
par Brigitte Haentjens
à la N.C.T. en 1994.
Photo : Josée Lambert.



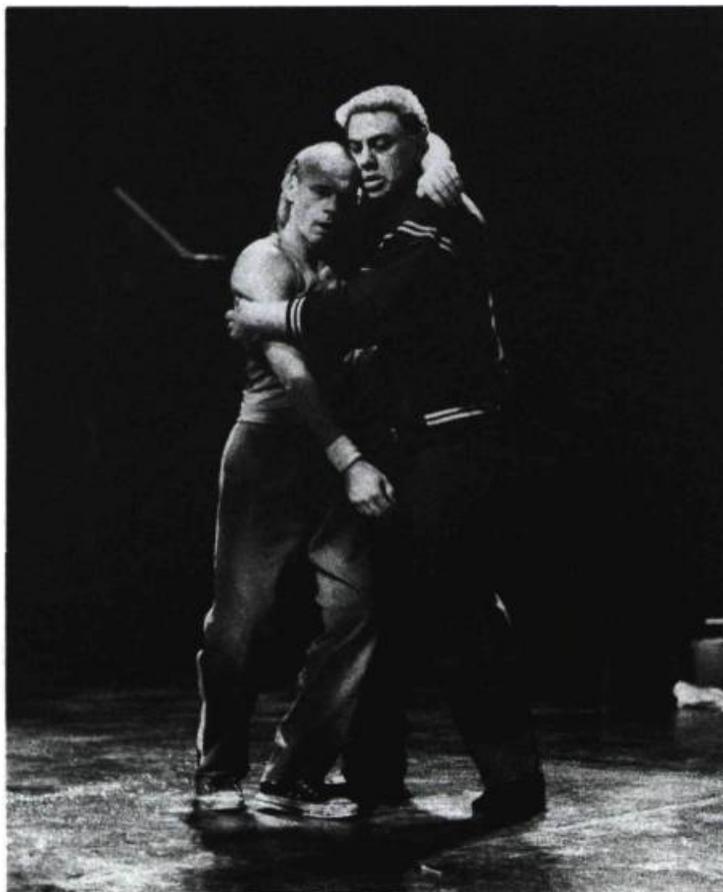
conteste le fait qu'Eddy réclame des déductions d'impôts en tant qu'entraîneur de boxe alors qu'il ne déclare aucun revenu. La rage et la frustration du personnage n'excluent pas la distance ironique qui permet de rire lorsqu'Eddy répète, de plus en plus fort et avec de moins en moins de conviction : « Je suis un entraîneur professionnel de... ET... ET... un gérant professionnel de boxe professionnelle ! » (p. 46), ou quand Eddy croit pouvoir convaincre le vérificateur que la boxe n'est pas pour lui un simple « hobby », en étalant devant lui les « scrapbooks » qui contiennent des coupures jaunissantes racontant ses exploits d'antan. Cette distance, on la retrouve encore lorsqu'il module sur tous les tons et qu'il étire dans tous les sens un « si » qui passe de simple conjonction à une marque d'intensité, révélatrice de ses rêves.

La réalité est tout autre. Elle nous frappe en plein front, au quatrième acte, alors que Vic rencontre le Mexicain. Sur scène, Eddy, Maurice, Mado et Coco suivent, chacun à sa façon, le déroulement du combat. Comme c'est vers la salle que les personnages regardent, les spectateurs comprennent tout de suite qu'ils sont dans le ring, non pas dans le rôle d'arbitres, comme à Stratford, mais bien dans la mêlée. À chaque coup de gong, Vic revient, de plus en plus démolé, son visage portant les marques des coups reçus par le public, jusqu'au moment où il frappe assez fort pour déstabiliser son rival qui s'écroule. Le spectateur est si étroitement impliqué qu'il prend pour lui tout autant les encouragements que les insultes et les cris de la foule déchaînée.

Brigitte Haentjens a choisi, pour la fin de la production de la N.C.T., une image saisissante qui rappelle la potence du début. Maurice, drogué, frappé une dernière fois par le destin, se laisse choir dans les bras d'Eddy qui le porte avec tendresse comme un père le ferait d'un enfant mort. Mado, la vivante, interprétée avec beaucoup de tendresse



Luc Bourgeois (le jeune spectre), Pierre Lebeau (Eddy) et Robin Aubert (Vic). Photo : Josée Lambert.



Luc Proulx (Maurice)
et Pierre Lebeau (Eddy).
Photo : Josée Lambert.

par Sophie Clément, cherche à attirer Eddy vers elle, vers la lumière, la musique et la danse. Mais comment Eddy peut-il danser avec elle alors qu'il a Maurice dans les bras, mort comme ses rêves ?

Réception critique

Les critiques, tant en Ontario qu'au Québec, qui ont rendu compte des deux productions de la pièce de Jean Marc Dalpé, ont parlé de « engaging » (*Beacon Herald*), de « brilliantly staged big fight » (*Globe and Mail*), de « pièce importante » (*La Presse*) et de « la qualité indéniable d'un texte vivant et bouleversant » (*Voir*). D'autres, comme le critique impitoyable du *Devoir*, ont toutefois signalé des faiblesses dans le texte, le qualifiant même de « unfinished work » (*Mirror*). Plusieurs, parmi ces derniers, s'en prennent surtout au personnage du spectre, le frère d'Eddy, dont nous voyons deux incarnations : le vieux spectre (Jacques à 58 ans) et le jeune spectre (Jacques à 16 ans), « the needless complication of an already tricky device », juge le *Toronto Star*. Après avoir vu les deux productions, lu et relu le texte, je crois, en effet, que la pièce aurait moins dérouté public et critiques et que certaines

invraisemblances auraient pu être évitées si les deux incarnations de Jacques avaient été fondues en une seule, celle du spectre de 58 ans qui aurait pu dire de sa jeunesse, comme Eddy, « c'gars-là, y'est encore en d'dans icitte » (p. 19).

Ces deux productions seront suivies d'une troisième, celle du Théâtre Français de Toronto, au printemps 1995, dans une mise en scène de Diana Leblanc. L'intérêt manifesté pour *Eddy* est un signe évident à la fois de la qualité de l'écriture dramatique de Jean Marc Dalpé et de la vitalité du théâtre franco-ontarien qui sort de son milieu sudburois (mais sans oublier « d'où [il] vient ») pour s'épanouir dans les grands centres de théâtre de l'Ontario et du Québec. ◆

Maril O'Neill-Karch est professeure au Département de lettres françaises à l'université de Toronto. Elle collabore régulièrement, en tant que critique, à la radio de Radio-Canada à Toronto et à la revue *Liaison*. En 1992, elle a publié *Théâtre franco-ontarien. Espaces ludiques*, Vanier (Ontario), l'Interligne.